

Cahier décharge **Une conférence sulfureuse du professeur Bourl Emou**

Christian Monnin

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monnin, C. (1999). Cahier décharge : une conférence sulfureuse du professeur Bourl Emou. *Liberté*, 41(4), 131–138.

En toute liberté

CHRISTIAN MONNIN

CAHIER DÉCHARGE

Une conférence sulfureuse du professeur Bourlemou¹

Mesdames et Messieurs, distingués Membres du comité de rédaction, chers abonnés, je ne suis guère surpris de vous voir aussi nombreux à cette causerie au thème racoleur, malgré le prix d'entrée majoré pour la circonstance. Comme annoncé au porte-voix par nos crieurs patentés, il sera question ce soir de pornographie.

Qui, parmi vous, loue des films pornos dans des clubs vidéos très éloignés de son domicile ? Qui achète ou feuillette des revues pornos à la retirette ? Qui fréquente des *peep-shows* ? Levez la main. Mmmh... surtout des hommes, bien entendu, mais finalement pas beaucoup, même en multipliant d'office ce nombre par dix. Cependant, pour l'œil insatiable du savant, la pornographie est un phénomène fascinant à plus d'un titre. C'est ce que j'essaierai de vous démontrer, si vous en avez la patience, et sans recours à l'hypnose — j'ai oublié mon pendule.

1. Après avoir participé à de nombreuses études statistiques (il a été maintes fois sondé par téléphone), le professeur Bourlemou s'est retiré dans un ashram raélien où il fut brièvement violé par des clones en vieillissement accéléré. De retour en ville, il a suivi une formation de pointe au Collège de secrétariat moderne qui a bouleversé sa conscience de classe. Il a par la suite tenté de fonder une Internationale du clavier, dont l'unique manifestation a été dispersée par un déluge de moqueries.

La pornographie montre d'abord ce qu'on ne *doit* pas voir. À l'échelle de la collectivité, l'acte sexuel est encore lourdement marqué du sceau du tabou, malgré l'évolution fulgurante des mœurs durant les dernières décennies. Héritière d'un judéo-christianisme prompt à excommunier l'idolâtrie, notre société, qui préconise d'éteindre la lumière, condamne moins le discours à caractère sexuel que la représentation iconographique du coït. Pour galvaudé qu'il soit de nos jours, cet interdit figuratif est encore largement intériorisé par l'individu. Et je le prouve, car toute démonstration scientifique doit se soumettre à un processus de validation empirique, qui est d'ailleurs la partie la plus divertissante.

Pour m'y conformer, je demanderai à Roch, notre débonnaire gardien de sécurité, de bien vouloir verrouiller les portes de la salle et m'amener, après l'avoir maîtrisé, un volontaire du dernier rang. [...] Merci, mon cher Roch. Maintenant, regardez attentivement, Mesdames et Messieurs. Je commence par hurler à notre sujet des mots et des phrases obscènes choisies de manière aléatoire dans un opuscule dont, par contre, je tairai la référence. Par un intransigeant souci d'exhaustivité méthodologique, je mets ensuite sous ses yeux une pleine page de propos orduriers, tirés du même ouvrage, dont j'ai pour l'occasion acquis les droits de reproduction. Qu'observons-nous? Absolument rien, hors l'apparition d'un œil au beurre noir. Poursuivons l'expérience. Je lui présente maintenant sans anesthésie la photo d'une actrice célèbre dans sa première carrière. Vous pouvez constater avec moi, après une brève tétanie neuromusculaire, les manifestations caractéristiques de l'embarras: regard fuyant, léger tremblement, production sudatoire décuplée avec agitation désordonnée des mains, plus forte présomption d'autres phénomènes non observables chez un sujet décemment vêtu. Comme quoi, une image vaut mille mots. Vous pouvez regagner

votre place, humble serviteur de la science. Votre docilité sera récompensée d'une consommation gratuite à la buvette, sur présentation du coupon que notre débonnaire gardien de sécurité va vous remettre à l'instant. Roch! [...]

Revenons, si vous le voulez bien, à l'aridité sans compromis de la théorie. Premier axiome, donc: l'acte sexuel ne doit pas être représenté. Deuxième axiome, sans doute le plus important: la pornographie montre ce qu'on ne *peut* pas voir. À un premier niveau, l'acte sexuel est bien sûr du ressort du matelas, c'est-à-dire de l'intimité de la chambre à coucher: c'est une activité privée, soustraite aux regards extérieurs. Il est pour la plupart des gens exceptionnel et accidentel de voir quelqu'un d'autre *en action*, comme on dit dans le *jiz-biz*. Le sexe ne peut être aperçu parce qu'il est confiné derrière des murs, physiques cette fois et c'est bien du physique et de ses limites qu'il est avant tout question. La pornographie montre ensuite l'acte sexuel tel que personne ne peut le voir pour des raisons optiques et physiologiques. De la même façon que les réunions familiales ne sont pas de drôles de vidéos, les accouplements ne sont pas des films de cul: on ne voit pas bien ce qu'on fait quand on est de la partie, fût-elle carrée. Ainsi, il n'y a pas de plans d'ensemble, de zooms, ou de gros plans des organes dans la réalité, ni surtout d'alternance entre ces différents types de prises de vues (si l'on fait exception du dispositif rudimentaire que constitue le miroir). Le corps est découpé en membres, l'acte sexuel en plans et la rencontre en parties de jambes en l'air.

Plein la vue

On notera de plus qu'il y a peu de caméra subjective ou seulement mobile dans la pornographie (pas de travelling par exemple), car c'est le décentrement du point de vue qui en fait tout l'intérêt. En effet, après ce

qui vient d'être assené avec nuance, il saute aux yeux qu'elle est un voyeurisme. De fait, à l'intérieur du dispositif pornographique, les modalisations négatives qui inhibent le regard ne sont pas seulement transgressées, elles sont culbutées pour donner corps à un nouvel impératif : *on doit pouvoir tout voir*. Que se passe-t-il quand le plus intime est ainsi projeté sur un écran ?

Tout d'abord, la sexualité perd sa finalité pratique, qui n'est pas la reproduction mais la jouissance. S'il y a bien reproduction dans la pornographie, c'est de l'acte sexuel lui-même, indéfiniment répété. Toujours est-il que les acrobatiques contorsions des acteurs n'ont pas pour objectif premier de leur procurer du plaisir mais de satisfaire les spectateurs qui se rincent l'œil. Sous le regard imp-avide de la caméra, le sexe devient spectacle. Les corps doivent se plier à une logique différente et à des positions qu'on dira — sans jugement de valeur — contre nature et, en tout cas, largement contre-indiquées. À la fois tour de force et tour de reins, donc.

Il découle ensuite de l'impératif qui est à son fondement que la représentation explicite de la sexualité proscrit le non-visuel : le sexe est réduit au visible (et, dans une moindre mesure, à l'audible). On me rétorquera que c'est la contrainte même de l'art cinématographique, dont le défi consiste à rendre sensible ce qui ne se voit pas, ce qu'il y a entre ou derrière les images — les émotions, les sentiments, les désirs, etc. — par la suggestion, la mise en rapport, le rythme, bref par l'élaboration d'un langage. Mais, à bien y regarder, la pornographie est essentiellement non narrative : l'intrigue, s'il y en a une, sert tout au plus à ficeler, à la manière du *bondage*, une succession de longues scènes qui coïncident avec des actes. J'irai jusqu'à avancer qu'il s'agit d'un art de la catalyse, au sens barthésien, c'est-à-dire un *art du remplissage* entre des pivots narratifs anecdotiques, stéréotypés, pour tout dire insignifiants,

de l'infirmière sans culotte aux bons tuyaux du plombier. Pas de non-dit, nul trou dans la trame qui ne soit comblé, comme dans chaque plan les orifices sont rassasiés, les désirs assouvis. C'est un art du premier degré qui cherche la plénitude par le plein, la saturation, la surexposition, qui produit des images sans ombre, sans au-delà.

Il n'y a rien derrière le derrière

Si la pornographie ne raconte pas ou si peu d'histoire, c'est qu'elle est en quelque sorte a-temporelle, ou du moins sa temporalité est amputée d'une dimension essentielle qui est aussi le moteur narratif par excellence : le désir. Les corps ne sont nullement l'objet d'une quête, ils sont au contraire consommés sur le champ ou sur le sofa, ou encore sur le bureau, bref, un peu n'importe où. Imagine-t-on un film porno dans lequel un homme et une femme conversent, s'embrassent, puis allument la télé de manière inopinée ? Difficilement. Voici, à titre d'illustration de cette a-chronie de la pornographie, le début d'un résumé critique du *Dracula* de Mario Salieri :

Zoltan, homme impitoyable et serviteur de l'Ordre Sacré du Dragon ne veut que deux choses : posséder Élisabeth et avoir le pouvoir absolu sur le Royaume. Pour arriver à ses fins, il n'hésite pas à faire connaître à la reine l'horreur des sombres jous du château. Et d'ailleurs, dans la première scène, Zoltan arrive à ses fins [...] ².

C'est donc également un art sans retenue, sans opposant au sens greimassien, dépourvu des obstacles qui suspendent la jouissance pour faire une histoire et produire du sens : toute rencontre y est immédiatement sexuelle. Un art profane où l'objet de désir se donne sans se faire prier alors que, les campeurs le savent bien, tout

2. *Québec érotique*, vol. 5, n° 3, p. 54, c'est moi qui souligne.

le plaisir est dans l'attente. Sans au-delà et sans durée, la pornographie demande à être regardée sans recul : il n'y a rien derrière ni après ses images qui se donnent sur le même mode que les corps et qui, dès lors, cherchent à susciter la fascination d'un réel capté à l'état brut. À l'instar des *reality shows* et d'une bonne partie des nouvelles télévisées, c'est bien l'illusion d'un réel sans fard qui émoustille le spectateur et qui constitue la transgression première de la mimésis cinématographique : ils le font vraiment. Le rituel de l'éjaculation faciale est la garantie de cette authenticité de l'acte sexuel, dont l'aboutissement effectif ne saurait sinon être attesté par le regard. Les spectateurs deviennent alors les témoins visuels d'une collision érotique dont ils peuvent déclarer : « Ça s'est vraiment passé car je l'ai vu. » Les acteurs pornos sont en quelque sorte les cascadeurs du sexe, *mais sans être des doublures*.

La déferlante du porno amateur apparaît dans cette optique comme une tentative de restituer la pornographie à l'*idiotie* d'un réel dépourvu de séduction, sans double jeu³, tandis qu'une large partie de l'industrie met en marché des productions de plus en plus léchées dans lesquelles l'artifice est trop évident : la mise en scène maniérée et les corps uniformément sculptés par la chirurgie plastique distraient de la contemplation pure du coït. Mais je vois une main intempestive qui se lève, là, au premier rang. Roch, ayez l'obligeance d'expliquer à ce monsieur qu'aucune séance de questions n'est comprise dans le forfait syndical. [...]

3. « Toute chose, toute personne sont ainsi idiotes dès lors qu'elles n'existent qu'en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont », Clément Rosset, *Le Réel, traité de l'idiotie*, Paris, Les éditions de Minuit, 1977, p. 42.

Feuille de rut

Reprenons. Malgré ce que je viens de dire, la pornographie raconte une histoire, mais toujours la même, ressassée à l'envi. Elle est obsédée par un seul schème narratif canonique : l'enchaînement de micro-actions qui constitue un acte sexuel. Cependant, alors qu'une logique narrative est une structure arborescente, c'est-à-dire une hiérarchie d'embranchements, de choix, dans laquelle tel événement ou action s'actualise à l'exclusion de tel autre, le traitement narratif du coït par la pornographie est plus de l'ordre du *compossible* : tout se réalise successivement, pour répondre à un fantasme d'exhaustivité. Chaque scène est donc malgré tout un micro-récit très contraint qui mène du déshabillage à l'éjaculation, par une série de passages obligés destinés à épuiser les possibles et les acteurs. Tel est le destin de l'acte sexuel dans la pornographie : la déclinaison de ses potentialités visibles. Le film type est alors comparable au programme d'une compétition de patinage artistique dont les concurrents exécutent à tour de rôle la même chorégraphie préétablie, le même enchaînement de figures imposées avec, dans l'ordre : fellation, cunnilingus, pénétration vaginale, sodomie, éjaculation faciale. Je m'interromps une nouvelle fois pour demander à Roch, notre facétieux gardien de sécurité, de bien vouloir évacuer la femme qui s'est évanouie dans la troisième rangée, avant qu'elle ne vomisse sur son accoudoir.

C'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que la pornographie a instauré un véritable cahier de charge de la rencontre sexuelle, dont la logique est résolument consumériste : quel est l'avenir d'un corps dont tous les débouchés ont été tour à tour explorés ? Je vous le donne en mille : il doit vite être remplacé par un autre avant qu'ait pu se nouer une quelconque relation autre que purement sexuelle entre les partenaires d'abord, mais

aussi entre le spectateur et des « personnages » (il ne peut y avoir qu'une empathie de jambes en l'air).

Je préconise donc en la matière une approche économique, comme vous l'avez déjà constaté en acquérant votre billet. En somme, la pornographie est au sexe ce que la bourse est à l'économie réelle : surenchère désincarnée et déterritorialisation des flux. La consommation des corps est optimisée au sein d'un dispositif voyeuriste qui assure la fluidité de leur échange et de leur circulation. Les corps en chaleur sont détaillés par un œil désincarné, externe, qui les présente à froid, sans préliminaire, sans autre échauffement que le frottement. En fonction de son cahier de charge, la pornographie est alors redevable d'un bilan comptable qui fait du rapport sexuel un simple *exercice*, une performance évaluée à l'aune de quelques étalons : taux de croissance des organes (et autres mensurations), production de liquide séminal, ampleur des ressources humaines engagées dans une même scène, pénétration de nouveaux marchés, pourcentage investi dans la formation, etc.

Voilà, c'est tout pour ce soir, je vous laisse faire votre rapport d'activité sur la base de cette grille quantitative, tandis que je m'éclipse par la porte de service pour ne pas rater le dernier train. Mais soyez sans crainte, Roch vous relâchera ausitôt que j'aurai posé le pied dans la ville voisine. Rideau.